

« Les Gars d'à côté »

Philip Wickham

Number 69, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29191ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wickham, P. (1993). Review of [« Les Gars d'à côté »]. *Jeu*, (69), 181–182.

«Les Gars d'à côté»

Texte de Tom Griffin; traduction : Violette Chauveau.
Mise en scène : Jean-Denis Leduc, assisté de Daniel Simard;
décor : André Barbe; costumes : Diane Coudé; éclairages :
Guy Simard; musique originale : Michel Hinton;
chorégraphie : Dominique Giraldeau. Avec Normand
Chouinard (Jack), Pierre Collin (M. Klemper), Martin
Drainville (Barry), Rémy Girard (Norman), Marcel Lebcœuf
(Arnold), Josée Labossière (M^{me} Fremus, M^{me} Warren,
Clara), Robert J. A. Paquette (Lucien), Christiane Proulx
(Sheila) et Fernand Rainville (Sénateur Clarke, M. Deshaies,
M. Corbin, Freddie Golonzo). Coproduction du Théâtre de
la Manufacture et du Théâtre des Grands Chênes, présentée
au Restaurant-théâtre la Licorne du 12 novembre au 5
décembre 1993. En reprise à la Salle du Gesù du 12 au 29
janvier 1994.

Le cerveau magnifié

Les Gars d'à côté, de l'auteur américain Tom Griffin, est un plaidoyer pour la reconnaissance des déficients mentaux et leur réinsertion sociale. Cette pièce nous fait découvrir la réalité quotidienne d'un groupe longtemps tenu à l'écart. Elle tente de démystifier un monde méconnu en choisissant de témoigner de la tendresse des déficients, eux qui s'émerveillent des choses les plus ordinaires de la vie ou qui prennent au sérieux ce qui nous semble banal. À voir agir ces êtres fragiles, on comprend qu'ils ont quelques légers travers et des obsessions étranges, une originalité qui leur colle à la peau. Même s'ils doivent être assistés dans la vie pour accéder à l'autonomie, on finit par admettre qu'au fond ce sont des personnes comme les autres.

L'argument se défend bien. Pour le faire passer, la production ne s'est pas contentée de représenter seulement les cocasseries de

ce monde marginal : le tic de Norman, le grand mangeur de beignes, qui consiste à jouer avec son trousseau de clefs; les formules savantes d'Arnold : «Je dis et je le répète...» En effet, d'autres moments de la pièce sont plus troublants. Je pense à la scène où Barry, qui se dit «pro» du golf, reçoit la visite de son père qui lui offre du chocolat, sans savoir que Barry déteste cela; à celle où Lucien se présente devant un tribunal pour prouver son incapacité à travailler, afin d'être admissible à l'assistance sociale, et ne parle que de la couleur verte de sa carte de bibliothèque, répète son nom et dit : «Je fais pas de farces», comme un grand enfant qui ne vieillira jamais. Les situations dramatiques et comiques s'équilibrent bien, et on évite de tomber dans la morosité. On se garde également de la caricature, même si les comportements d'Arnold et de Lucien donnent lieu à un jeu assez exubérant.

Malheureusement, cette pièce manque d'une action principale plus dense. Elle nous présente la vie quotidienne, avec ses hauts et ses bas, de Barry, de Norman, d'Arnold et de Lucien, à qui leur moniteur, Jack, rend visite tous les jours pour faciliter leur recherche d'autonomie. Quand Jack décide d'aller travailler dans une agence de voyages (symbole de la liberté), son départ provoque la tristesse et le désarroi. L'argument est louable, mais il demeure dramatiquement mince. Et les moments forts sont, finalement, anecdotiques. Nous sommes gagnés à la cause de ces laissés-pour-compte, attendris, mais sans être jamais bouleversés.

Le petit espace variable qu'a imaginé André Barbe était intéressant. Grâce à des moustiquaires suspendues, tour à tour transparentes et opaques selon l'orientation des éclairages, on changeait rapidement de lieu, ce qui provoquait quelques surprises.

Ces panneaux séparaient les différentes aires de la scène, dissimulant les entrées et les sorties. La première image qui m'est venue, en voyant ce décor dans une lumière bleue en pénombre, était celle d'un cerveau magnifié par un microscope, tant cette matière au teint grisâtre semblait renflée et spongieuse, comme un lobe avec ses contours et ses replis. En un tournemain, on se retrouvait dans une discothèque ou, vers la fin de la pièce, dans une gare d'où Arnold souhaite partir pour la Russie — «Niet! Niet! Niet!» — avec, en arrière-plan, un tunnel.



Robert J. A. Paquette (Lucien) et Normand Chouinard (Jack).
Photo : Stéphane Lemieux.

Un argument pertinent sans être bonimenteur, une scénographie imaginative, un jeu qui a évité la grosse farce n'ont malheureusement pas réussi à élever *les Gars d'à côté* au-dessus de la simple distraction. Cette pièce d'«été» a écarté les problèmes plus réels et déchirants des déficients mentaux, se contentant seulement de gagner notre sympathie.

Philip Wickham

«L'Ex-femme de ma vie»

Texte de Josiane Balasko. Mise en scène : Jean-Jacqui Boutet, assisté de Jacques Rouleau; décor et accessoires : Caroline Thibault; costumes : Èlène Pearson; éclairages : Pierre Labrie; bande sonore : Jacques Rouleau. Avec Nancy Bernier (Aurélie), Josée Deschênes (France), Denis Lamontagne (Tom) et Michel Nadeau (Jean-François). Production du Théâtre de la Bordée, présentée du 9 novembre au 4 décembre 1993.

Sit-com

Jean-Jacqui Boutet, on le sait, aime bien faire rire et plaire à son public. Soucieux d'aller au-devant de ses désirs, il lui a servi, en ces tristes jours de novembre, une comédie de situation inégale mais soutenue par quatre excellents comédiens. Cette pièce de Josiane Balasko, créée au café-théâtre le Splendid à Paris en 1989, s'inspire de la tradition bien française du boulevard mi-